

renouvellement, il t'a fait signer un billet de trois mille francs pour la fin de mars dernier et un autre de six mille pour le mois de mai.

—Le premier billet a été payé à échéance.

—Avec quelles difficultés, tu l'as donc oublié ! Mon pauvre Michel, à force de vivre avec tes fleurs, tu finis par ne plus croire à la vie réelle. Les fleurs, je sais bien qu'il n'y a rien de plus charmant. C'est comme un rayon de soleil que l'on conserve auprès de soi, un rayon de soleil qui aurait traîné sur des parfums. Tu t'es habitué à ne voir que tes fleurs, mais il y a des épines dans la vie. Comment feras-tu pour payer les six mille francs qui vont échoir. J'ai vendu, pour le dernier billet, tous mes pauvres bijoux ; je ne puis pas les vendre deux fois. Tes deux fils sont trop gênés, ils débutent, pour que tu songes à eux. Voyons, Michel, sois sérieux. Comment feras-tu ?

Doriat était un homme d'une cinquantaine d'années dont les yeux bleus à fleur de tête indiquaient la naïveté et la bonté. Grand, droit, sans barbe, la figure rosée par le grand air, il avait toute sa vie été adoré de sa femme et traité par elle un peu en enfant qu'il était.

—Je ne sais pas. Je n'ai pas le premier sou pour les payer, dit-il.

—Et si Virlouvét se fâche ?...

—Il ne se fâchera pas. Il renouvellera une dernière fois.

—Et moi, je crois le contraire, hélas ! Alors qu'arrivera-t-il ? Nous aurons les huissiers chez nous. On vendra nos meubles. Nous serons ruinés. Et tu sais ce que vaut un établissement comme le nôtre, après la faillite ! Rien du tout.

—J'emprunterai.

—A qui ?

—A Bourreille. Il vient d'hériter. Il ne me refusera pas.

—Qu'en sais-tu. Et s'il refuse ?

Doriat était devenu tout pâle. Il essuya son front. De grosses larmes vinrent à ses bons yeux d'enfant.

—S'il refuse, nous sommes perdus, ma pauvre femme.

Ils restèrent silencieux. Ils étaient seuls, dans leur chambre à coucher, luisante de propreté, meublée d'acajou ; les fenêtres ouvertes laissaient entrer les parfums des fleurs du jardin qui s'étendaient au bas. Il répéta, hochant la tête, n'osant plus regarder sa femme.

—C'est vrai, pourtant, nous serions perdus !

Puis, soudain, un éclat de joie sèche ses larmes. Il relève la tête.

—Puisque Lucienne va se marier avec Gauthier, dit-il, le père Bourreille ne refusera pas de me prêter six mille francs.

—Que Dieu t'entende, Michel ! dit Marie Doriat.

—Tu sais que non seulement il a hérité de cent cinquante mille francs, mais qu'il a, paraît-il, trouvé des mille et des mille dans un fauteuil ?

—C'est la fable de tout le pays.

—Alors, il ne refusera pas, il ne refusera pas, sois-en sûre ! six mille francs, qu'est-ce que c'est, en somme, pour Bourreille, à présent ? Une poignée d'or, une poignée d'or !

Elle hochait la tête. Elle ne voulait pas le décourager. Elle ne voulait rien dire, mais elle ne croyait pas.

—Je vais m'habiller, tiens, dit-il, et j'irai le trouver, le fermier. Je vois bien que tu ne dormirais pas tranquille sans cela !

Un quart d'heure après, il partait. Elle le regarda s'éloigner et furtivement essuya des larmes. Comme auparavant Lucienne, sa fille adoptive, Marie Doriat, dont l'âme énergique n'excluait pas la tendresse, avait le pressentiment d'un malheur. Bourreille était chez lui. Il ne sortait plus. Doriat, qui ne l'avait pas vu depuis sa nouvelle fortune, fut effrayé du changement qui s'était fait dans sa physionomie. Le fermier avait vraiment l'air d'un fou.

—Eh bien, quoi, qu'est-ce que tu me veux ? demanda-t-il. Est-ce que tu es comme les autres, toi, est-ce que tu vas me persécuter ?

—Moi, mon pauvre Bourreille ? Mais je suis ton ami. Tu ne me reconnais donc pas ? Doriat, Doriat, l'horticulteur ?

—Oh ! je te connais, je te connais, qu'est-ce que tu demandes ?

—Ecoute moi, Bourreille. Je suis dans une situation très gênée, très malheureuse. J'ai un effet de six mille francs à payer à Virlouvét. Je ne sais comment réunir les fonds, et Virlouvét menace de ne pas renouveler. Alors, tu comprends ? Les huissiers ! On vendrait tout, jusqu'à ma pauvre petite maison !

—Qu'est-ce que ça me fait, tout ça ?

—Pas grand'hose, je le sais bien, mais j'ai pensé que tu me tirerais de peine, en me prêtant six mille francs que je te rendrais vite.

—Non. Je ne te prêterai rien.

—Pourquoi ? Tu viens de faire un héritage. Tu es riche. Tu as même de l'argent chez toi, paraît-il, que tu as découvert dans tes meubles.

—Ce n'est pas vrai, quel est le fou qui prétend ça ?

—Un fou qui t'a vu, probablement. Alors, puisque tu es riche, cela ne te gênerait guère, six mille francs.

—Non. Tu n'auras rien. C'est inutile d'insister.

—Pourtant, mon vieux Bourreille, ce serait un si grand service.

—Je ne te prêterai pas un sou.

—Et tu me laisseras sur la paille, sans me tendre la main ?

—Pas un sou ! Pas un sou ! dit-il, en le menaçant du doigt.

Doriat comprit qu'il n'en tirerait pas autre chose. Bourreille n'avait plus toute sa raison. Il revint chez lui, sa femme l'attendait anxieuse. Elle guettait son retour. Elle devina le refus.

—Eh bien ? dit-elle, je t'avais prévenu. Comment faire ?

—Il est fou, le pauvre homme. Cet or l'a grisé. Il est fou. Il lui arrivera malheur. Je ne suis même pas sûr qu'il m'ait reconnu. S'il avait eu toute sa raison, il ne m'eût point refusé.

—Quel malheur ! quel malheur !

—Ne te désole pas, ma pauvre femme. Je vais lui écrire. Peut-être comprendra-t-il mieux. Et je le reverrai. Je ne le tiens pas quitte. Ah ! s'il pouvait recouvrer son calme d'esprit.

Et il consacra toute sa soirée à écrire à Bourreille une longue lettre dans laquelle il lui rappelait leur vieille amitié, et où il lui dépeignait avec émotion le grave embarras où il était. Il attendit deux jours la réponse. Elle n'arriva pas. Il alla rôder aux environs des Bernadettes dans l'espoir d'y rencontrer Bourreille. Mais celui-ci restait invisible. Toutes ses journées, il les passait à côté de son trésor, couché sur ses billets, et toujours faisant ruisseler les pièces d'or entre ses doigts, avec de larges rires d'idiot. Son fils, Gauthier, était accouru aux Bernadettes, mais il avait surpris le fermier dans un moment de tranquillité. Bourreille, très calme, avait répondu à toutes ses questions avec la même lucidité d'esprit qu'autrefois. Trompé, croyant qu'on avait exagéré l'état de son père, Gauthier était reparti tranquille pour l'école de Grignon. En partant, toutefois, il avait dit à Bourreille :

—Mon père, il ne faut pas garder tant d'argent à la ferme. Cela attirerait quelque malheur sur notre maison.

Mais le vieux n'en avait rien fait. Doriat, à force de rôler près de la ferme, s'était décidé à entrer.

—Encore toi ? Tu n'es qu'un mendiant !

—Mon Dieu, si je mendie, c'est pour ma femme car ces six mille francs, ajouta-t-il d'une voix sourde, je veux que le tonnerre m'écrase si je les mendierais pour moi seul.

—Après ?

—Tu oublies que ma Lucienne va être la femme de ton fils.

—Alors donc, tu déraisonnes ! Tant que je serai vivant, ça ne sera pas.

—Alors tu les rendras bien malheureux, car ils s'adorent.

Gauthier épousera une héritière. Et voilà tout !

Le lendemain de cette seconde entrevue, Doriat lui écrivit encore. Il y avait bien de l'amertume et bien des reproches dans cette lettre. Puis quatre ou cinq jours s'écoulèrent. Doriat avait en vain supplié Virlouvét, son créancier, d'attendre.

—Non, avait dit Virlouvét, vous me promenez depuis plus d'un an, j'en ai assez. Si l'effet est impayé le 5, le 6 je vous fais poursuivre.

L'avenir était donc très sombre pour les Doriat. Dans la maison si gaie, tout ensoleillée, si gentiment enveloppée de ses fleurs grimpances, étaient entrés le désespoir et la tristesse. Doriat et sa femme se heurtaient à l'impossible. Rien à faire. Depuis longtemps la maison était grevée d'hypothèques. Il ne fallait pas songer à emprunter dessus. Le 5 arriva.

—Si tu faisais une dernière tentative auprès de Bourreille, dit Marie.

—A quoi bon ? c'est une humiliation de plus.

—Baisse la tête, mon pauvre homme. Les pauvres doivent être humbles, quand ils sont comme nous.

—Non. C'est au-dessus de mes forces.

Le billet, présenté, ne fut pas payé. Le soir, Marie dit :

—Eh bien, puisque tu ne veux pas, j'irai, moi ! je le supplierai !

—Toi ! toi ! ma bonne femme ! Ah ! non par exemple. Je n'y consentirai jamais. Recevoir les rebuffades de ce brutal.

—Il n'osera peut-être refuser à une femme, à une mère !

—Tu n'iras pas. Je te le défends. J'irai, moi ! oui, j'irai !

—Il faut que je te le dise, Michel, tu sais comme je suis sujette à des pressentiments ? Eh bien, figure-toi que j'espère, aujourd'hui. Pourquoi, je l'ignore. Mais il me semble que Bourreille ne te recevra pas comme les autres jours et que tu reviendras avec l'argent. Alors demain, tu iras chez Virlouvét et tu arrêteras les poursuites.

—Tu te fais des illusions, mais je veux te contenter.

—Tu reviendras avec l'argent, c'est moi qui te le dis.

Et elle embrassa son mari tout en essuyant ses yeux emplies de larmes. Il était huit heures du soir. La nuit était venue, une nuit pluvieuse et sombre, assez froide.

IV

Non loin de Garches et sur la route de Saint-Cloud, s'élevaient des bâtiments noirs et enfumés, qui constituaient la fabrique de produits chimiques appartenant aux frères de Montmayer. La maison d'habitation était plus loin, assez coquette avec son grand jardin de sept ou huit hectares clos de murs et touchant à la lisière du bois de Saint-Cucufa. Les Montmayer avaient acheté la fabrique dix ans auparavant et le bruit courait qu'ils étaient loin d'y faire fortune ; à plusieurs reprises, les travaux avaient cessé, les ouvriers avaient été congédiés, la fabrique avait été mise en vente. Puis on apprenait que les Montmayer étaient retombés sur leurs pieds, esquivant la faillite, ayant trouvé de l'argent à la dernière minute ; et les noirs bâtiments semblaient revivre pendant quelque temps d'une vie fébrile.

—Ils reculent pour mieux sauter, disait-on dans le pays.

Des deux frères Montmayer, l'on n'en connaissait guère qu'un seul, le plus jeune, Jean, celui-là même que nous avons vu si ému en lisant la déclaration du jury qui reconnaissait Doriat coupable. L'autre, Georges, ne ressemble pas à Jean. Autant celui-ci est robuste, énergique, autant son allure est solide, autant ses yeux brillent de passions et d'ambitions, autant l'autre est un pauvre être chétif et malade, courbé par la souffrance, les yeux éteints, presque sans souffle. Maigre et jaune, c'est une ombre qui passe, ce n'est plus un homme. Et il fait peine à voir, tant est visible, sur ce corps émacié, la marque d'une mort prochaine.

Jean de Montmayer, qui est âgé de trente ans, son frère en a trente-cinq, a acquis dans les sciences industrielles une certaine renommée par ses études sur le platine, le premier de tous les métaux, le plus précieux pour les arts chimiques, par son inaltérabilité, les acides les plus puissants étant sans action sur lui.